# RETOUR A ITHAQUE

**de Laurent Cantet**
**co-scénariste Leonardo Padura**

Vous propose
au Cinémarivaux :

avec Isabel Santos, Jorge Perugorria, Fernando Hechavarria, Pedro Julio Diaz Ferran,
France – 3 décembre 2014 – 1 h 35 - VOSTF

Jeudi 5 février 2015 à 18 h 30
Dimanche 8 février 2015 à 19 h
Lundi 9 février 2015 à 14 h
Mardi 10 février 2015 à 20 h

**Extrait de l'entretien avec Laurent Cantet et Jean-Dominique Nuttens et Phlippe Rouyer de la revue *Positif,* décembre 2014.**

**Positif (P)** : *Retour à Ithaque* est un projet qui est né de votre participation à *7 jours à La Havane*. Comment vous êtes-vous retrouvé sur ce film collectif ?

**Laurent Cantet (LC)** : j'étais allé à Cuba plusieurs fois. J'avais d'abord été y faire des repérages pour *Vers le sud*, à un moment où les assurances hésitaient à couvrir un tournage à Haïti. J'y étais retourné montrer mes films au festival de La Havane. Et j'avais donné des cours à l'école de San Antonio de los Banos. Au cours de ces séjours, j'ai rencontré beaucoup de gens qui sont devenus des amis. C'est ainsi que Didar Domehri, qui produisait *7 jours à La Havane*, m'a invité à y participer. J'ai tout de suite été tenté, notamment par la perspective de travailler avec Leonardo Padura, dont j'avais lu à peu près tous les livres et qui était chargé de superviser les scénarios de ce collectif. Je lui ai suggéré de travailler sur l'un des personnages de son roman *Le Palmier et l'Etoile*, un homme qui rentre à Cuba parce qu'il ne peut écrire que là. Tout en rédigeant le scénario j'avais commencé à travailler avec des comédiens. J'ai abandonné quand je me suis rendu compte qu'il n'était pas possible de faire tenir cette histoire en quinze minutes. J'ai donc écrit et tourné une autre histoire pour *7 jours à La Havane*, en me promettant de reprendre ce projet sous forme de long métrage, après *Foxfire* sur lequel j'étais déjà engagé.

**P** : quand vous avez repris l'écriture du long métrage, vous n'avez pas eu la tentation d'adapter l'ensemble du livre *Le Palmier et l'Etoile* ?

**LC** : non, ce qui m'intéressait, c'était les retrouvailles de ce personnage d'exilé avec sa bande de copains, des intellectuels qui, comme Padura, appartiennent à cette génération perdue, qui a pris de plein fouet « la période spéciale » décrétée par Castro en 1992. J'avais passé des soirées avec Padura et ses amis et les conversations ressemblaient à celles qu'on trouve dans ses livres et dans le film.

**P** : comment avez-vous procédé pour l'écriture du scénario ?

**LC** : L. Padura est venu passer une dizaine de jours à Paris. Le nombre de personnages a été arrêté assez tôt. Il a été question qu'il y en ait plus, mais je trouvais difficile de les traiter tous bien. Une fois que la structure générale du film a été établie, les choses se sont accélérées. Quand Padura a quitté Paris, nous disposions d'une continuité. Une semaine plus tard, il m'a envoyé une version dialoguée de cent pages que j'ai retravaillée. Nous avons échangé pendant deux mois environ. Puis je suis retourné à La Havane pour achever le scénario.

**P** : la construction du film est très théâtrale avec son unité de lieu et de temps…

**LC** : Padura aurait aimé dilater l'action en plusieurs lieux, sur plus de temps. Je n'ai pas voulu lâcher, d'abord parce que c'est ainsi que j'avais imaginé le projet dès le début et parce qu'il me semblait qu'il était nécessaire d'accorder une attention très forte à ce qui était dit. Chaque fois qu'on allait sortir du cercle, on risquait de diluer les choses et de dériver vers un film touristique : je ne suis pas cubain et je n'avais envie de filmer les vieilles voitures sur le Malecon… (…).

**Une terrasse comme un radeau -** Ariane Allard – *Positif* – décembre 2014

La Havane aujourd'hui, baignée par le soleil d'une fin d'après-midi. Une chanson. Des rires. Une terrasse sur le toit d'un immeuble. C'est ici qu'une bande d'amis, la cinquantaine bien tapée, fêtent le retour d'un des leurs, après seize ans d'exil en Espagne…

La mer d'un côté, la ville et ses clameurs de l'autre : l'espace à la fois clos et ouvert, capte l'attention. Installant finement presque sans y penser, la problématique de *Retour à Ithaque* : partir (l'horizon limpide et bleuté), rester (le maillage des rues alentour et des habitations décrépies) ou plonger (dans les affres du passé). De fait, ce décor remarquable va être le réceptacle unique, le temps d'une soirée arrosée, des fous rires et des souvenirs de cette poignée de copains, mais encore de leurs blessures ou de leurs secrets. Et, à travers eux, des illusions perdues de leur génération.

Toc, toc, toc ! Ne serait-ce point ce bon vieux théâtre filmé qui, profitant de la belle lumière d'un crépuscule cubain, vient y dégourdir son imparable unité de lieu et de temps, ses entrées et sorties millimétrées de personnages, ou ses longs échanges dialogués ? Oui, en effet. Et doit-on s'en alarmer ? Pas forcément… Certes, le risque de la raideur, voire de la démonstration, est réel. D'autant que l'ouvrage est ciselé. Rien ne manque. Ni dans la forme, adoptant le crescendo narratif jusqu'à l'inévitable révélation du dernier acte. Ni dans le fond : c'est peu dire que le romancier Leonardo Padura, qui adapte ici l'une de ses nouvelles, a pensé ce récit comme un portrait emblématique de la société cubaine. Clairement, les histoires croisées de ses cinq quinquas (quatre gars et une fille) lui permettent de revisiter l'histoire récente de son pays, pas toujours bien connue, et pour cause ! Années militantes, « période spéciale », dépressions et exils jalonnent donc leurs souvenirs et leurs bavardages ; tandis qu'un match de foot, des notes de musique (du Catalan Joan Manuel Serrat ou des Mamas & Papas), un plat de haricots noirs, une coupure de courant ou les phrases inoubliables d'un « grand écrivain » (Mario Vargas Llosa, fidèle de Fiel au départ) ponctuent les flux brouillés de leur nuit sans sommeil. Entre marqueurs générationnels, saillies narquoises, arrière-plans culturels et contingences triviales, rien, on le voit, n'a été oublié.

On pourrait caler. Sauf que non. Jamais. Car derrière cette conversation/confession à cinq voix se niche également Laurent Cantet (qui retrouve Leonardo Padura, deux ans après le film à sketches *7 jours à La Havane*). Entre les murs, à ciel ouvert ou pas, le Français connaît. Grâce à lui, ce toit terrasse va se révéler passerelle plutôt qu'impasse. Et même fenêtre, large et ouverte. De l'art de s'appuyer sur l'artifice pour donner à voir et à entendre la vie. De l'art, aussi, de relier le singulier à l'universel. Dans les deux cas, c'est franchement réussi.

Nul hasard. D'abord parce que Cantet reste en terrain connu sur ces hauteurs cubaines, malgré tout. En quinze ans d'une filmographie fureteuse, qui passe d'un genre à un autre, d'une langue à une autre, d'une continent à un autre, il n'a cessé d'articuler l'intime au politique. Cohérent : s'il est une question qui le hante chaque fois, depuis *Ressources humaines* jusqu'à *Retour à Ithaque*, en passant par *l'Emploi du temps*, *Entre les murs* (Palme d'or à Cannes en 2008) ou *Foxfire*, c'est bien celle du groupe. Du déséquilibre, aussi. Ensuite, en tout logique, parce que ce cinéaste discret mais souvent stimulant chorégraphie ces retrouvailles douces-amères avec une telle énergie – et une telle concentration – que l'on ne peut que se laisser embarquer.

Si loin, si proche : d'évidence, son regard a su trouver la bonne distance. Osant l'émotion et les sentiments (c'est assez rare chez lui), sans verser dans le sentimentalisme pour autant. Premier bon point. Surtout afin de déjouer les contraintes de son cadre, cet homme en mouvement parie sur la seule alternative qui vaille : celle du frémissement. De la circulation, de la simultanéité et même du chevauchement : telle est l'idée. Pour ce faire, il filme avec deux caméras qui lui permettent non seulement de multiplier les prises longues, mais encore de s'extraire d'un champ/contrechamp systématique et plan-plan. Dès lors, ce que l'on voit, parfois au plus près, ce sont des gestes et des corps lestés par les années sinon la culpabilité qui se frôlent, hésitent, s'affrontent, s'écartent, quand ils ne s'étreignent pas. Et ce que l'on comprend, ce sont tous les non-dits (les élans, les peurs, les échecs, les retraits) de cette génération née dans les années 1955-1960, flouée par la révolution et par la crise. Attention, ne pas se méprendre ! La parole reste bel et bien au cœur du dispositif. Mais elle échappe au piège de la tirade théâtrale, forte de cette circulation très incarnée, aussi vibrante que complexe. (…). Il serait injuste de ne pas saluer, pour finir, le travail des comédiens, denses et attachants. Raccord, ô combien ! avec la précision de la réalisation. Leurs visages ne diront pas grand-chose sans doute, aux spectateurs français. Reste que la plupart d'entre eux sont célèbres à Cuba, et qu'ils se connaissent peu ou prou (voire très bien) cela depuis longtemps.

Cette complicité immédiate est d'ailleurs l'ultime atout de ce film de « bande » ou de « copains », tourné dans l'urgence qui plus est. Parce qu'elle renforce le naturel de leurs postures et la vivacité de leurs échanges (en espagnol, est-ce utile de le préciser ?). Parce qu'elle attise l'ambiance mélancolique de cette terrasse en forme de radeau, qui traverse la nuit comme eux, comédiens vieillissants, ont traversé la vie. Et parce qu'elle confirme le trouble permanent, entre artifice et vérité, qui, décidément agite *Retour à Ithaque.* Pour le meilleur.

Prochaines séances :
***Love is strange***
jeudi 5 février 2015 21 h
lundi 9 février 2015 19 h

Court métrage : ***Je rentrais*** de Jean-Christophe Dartois
Fiction, 10'30 – Guillaume, un jeune homme de 23 ans, rentre d'un voyage de plusieurs mois en Inde. Il retrouve sa ville, sa famille, son travail. Il subit l'étrangeté du retour…

Carte d'adhésion valable de septembre 2014 à août 2015
Adhérer, c'est soutenir l'association
Tarif réduit 9€ * Plein tarif 18€
* Jeune de -26ans, étudiant ou demandeur d'emploi

Bénéficier de tarifs sur les séances :
Embobiné 6€ Normales 6,50€
(hors week-ends et jours fériés)